

Fin mars 1944

Gouvernorat roumain de Transnistrie

Un vent froid soufflait dans les premières lueurs de l'aube. L'écho des bombes résonnait au nord et à l'est. Le bruit de la guerre se rapprochait de minute en minute du petit village perdu de Friedenstal.

Engoncée dans ses épais vêtements d'hiver, les bras chargés d'une caisse d'ustensiles de cuisine, Adeline Martel, vingt-huit ans, sortit par la porte arrière de sa maisonnette et se dirigea vers le chariot bâché, attelé de deux chevaux de trait, qui stationnait devant le porche.

Dans la clarté du petit matin, un panzer allemand tout déglingué passa devant elle, affolant les bêtes qui renâclèrent. Une colonne de camions transportant des soldats allemands blessés le suivait. Adeline entendit leurs cris de douleur bien après qu'ils furent passés. Elle aperçut d'autres camions et des chariots tirés par des chevaux et des mules, pareils au leur, qui se découpaient sur le soleil levant, vers l'est.

Son fils cadet Wilhelm se précipita sur ses talons.

— Maman ! appela-t-il.

Adeline parvint à l'arrière du grand chariot en forme de V sur lequel étaient montés des arceaux en bois recouverts d'une bâche.

— Pas maintenant, Will, haleta-t-elle, un peu essoufflée.

— Mais il faut que je sache si je peux emporter ça, protesta le garçonnet de quatre ans et demi en brandissant un caillou, l'un de ses derniers trésors.

— Prends plutôt ton bonnet de laine, dit-elle en casant la caisse à côté d'une deuxième contenant de la vaisselle et des moules à pâtisserie, ainsi que d'une troisième remplie de pots de farine, de levure, de sel, de poivre, de saindoux et d'autres produits de première nécessité.

Emil émergea de l'autre côté de la maison, portant un baril muni d'un couvercle.

— Combien ? s'enquit Adeline.

— Huit kilos de viande de porc et de bœuf séchée.

— Il y a de la place juste là.

Un autre tank les dépassa, tandis que son mari, âgé de trente-deux ans, hissait son fardeau qu'il arrima à la paroi de toile à l'arrière du chariot.

— Je vais chercher les oignons et les pommes de terre dans le cellier, annonça Adeline. J'ai déjà emballé la literie.

— Pendant ce temps, je m'occupe du bidon d'eau, déclara Emil, au moment où une autre bombe explosait au nord-est.

Leur aîné, Waldemar, âgé de six ans et demi, surgit de derrière la maison, remorquant une réplique miniature du grand chariot d'environ un mètre de long, avec les mêmes haut baquet et hayon, les mêmes essieux et roues en bois cerclées de fer-blanc.

— Tu es un bon garçon, Walt, commenta Adeline en désignant l'objet. Tu veux bien me le prêter ? ajouta-t-elle en saisissant la poignée pour manœuvrer le jouet. Venez m'aider, les garçons.

Ils la suivirent dans le cellier où ils s'activèrent à déterrer la réserve de pommes de terre, d'oignons et de betteraves, qu'ils empilèrent sur le petit chariot avant de ressortir. À présent, une longue file de camions allemands et de blindés tout cabossés, flanqués de plusieurs dizaines de chariots bâchés, tirés par des chevaux, encombraient la route ; tous se dirigeaient vers l'ouest, fuyant l'Armée rouge qui avait repris les hostilités.

L'air empestait le crottin, les gaz d'échappement, l'essence et la sueur. Le vacarme, le vent glacé annonciateur de tempête,

le mélange d'effluves nauséabonds et la nervosité des animaux mettaient Adeline à cran, tandis qu'ils transféraient les légumes dans des sacs de jute et qu'Emil attachait au flanc du chariot un grand bidon d'eau en caoutchouc et le seau du puits.

À quelques kilomètres plus au sud, un avion de chasse allemand survola le village en laissant une traînée dans le ciel.

— Maman, geignit Walt, je déteste ce bruit.

— C'est pour cela qu'on s'en va, déclara son père en chargeant les sacs de jute à bord du chariot. Nous aurions dû partir avec mes parents, ajouta-t-il sur le ton du reproche à l'adresse de sa femme.

— De toute façon, nous n'aurions jamais été prêts à quatre heures du matin et, comme d'habitude, ils ne nous ont pas attendus, répliqua-t-elle sur le même ton. Et puis...

— Et puis quoi ?

Elle regarda passer un autre char, s'approcha et lui souffla à l'oreille.

— Tu es sûr, Emil, que nous avons raison de suivre les nazis ?

— Tu préfères rester là à attendre l'ours ? Il te violera et nous massacrera, les enfants et moi, à moins qu'il ne nous expédie tous en Sibérie. L'autre solution est de suivre les loups qui nous protégeront jusqu'à ce que nous puissions fuir à l'ouest. Il faut échapper à la guerre. Un point c'est tout.

Trois jours plus tôt, un officier SS allemand avait frappé à leur porte et leur avait offert sa protection s'ils rassemblaient leurs biens et se dirigeaient vers l'ouest. Après son départ, ils avaient discuté pendant des heures. Toujours perturbée par cette décision, Adeline considéra son mari. Ses sentiments envers lui n'avaient pas changé : en dépit de ses sautes d'humeur et de ses silences, c'était un brave homme, en plus d'un combattant aguerri.

— D'accord, dit-elle. On suivra les loups.

— Et le petit chariot ? intervint Walt.

— Nous lui trouverons de la place, assura son père.

Le vent soufflait en rafales. Une feuille marron racornie, vestige de l'automne, se souleva dans l'herbe brûlée, virevolta

et tournoya, effectuant de drôles d'arabesques sur le chaume autour d'Adeline et des garçons, avant que le vent ne se calme et que la feuille ne retombe en spirale sur le sol. Adeline se remémora une nuit, longtemps auparavant, où, porté par le vent, un billet tout froissé avait atterri à ses pieds, comme une réponse à une prière désespérée, primitive.

Elle retourna une dernière fois à la cuisine, troublée par ce souvenir déconcertant, doux-amer et mystérieux, en même temps qu'impressionnant et un peu effrayant.

Au gré du vent, comme chaque grand changement dans ma vie.

Emil ficela le petit chariot à l'arrière du grand.

— Personne ne marche dessus, d'accord ? dit-il à ses fils. Si vous voulez sortir par là, attendez que je le détache.

Walt acquiesça.

— On s'en va quand, papa ? questionna son frère.

— On attend maman, ta grand-mère et ta tante. D'ici là, prenez vos précautions et filez vite aux toilettes.

Les garçons partirent en courant derrière la maison, tandis que les deux hongres, Oden et Thor, piaffaient, effarouchés par les tanks qui les frôlaient au passage. Emil les flatta pour les calmer. Ces chevaux étaient des bêtes saines et bien soignées, habituées à tirer des charrues et de lourds fardeaux. À condition de ralentir sur les pentes raides et sauf en cas de boiterie ou pire, d'accident, Emil espérait qu'ils pourraient conduire sa famille à bon port.

Il s'interrompit pour contempler la maison qu'il avait construite de ses mains, refusant d'éprouver des regrets inutiles ou de s'apitoyer sur son sort. Une maison était une maison. Il y en aurait d'autres. Emil avait appris à son corps défendant à faire abstraction de toute idée de possession durable. Il fixa le toit, se revoyant le jour où, deux ans et demi plus tôt, il avait chargé son chariot de tôles et de poutrelles à Dubossary, située à une trentaine de kilomètres à l'ouest.

Il se secoua et détourna la tête, imaginant déjà la maison réduite en cendres et en poussière.

— Si Dieu donne, Staline reprend, marmonna-t-il.

Oomph, oomph ! L'artillerie tonnait dans le lointain, vers le nord. *Oomph, oomph !* Les explosions étaient encore trop distantes pour faire trembler le sol, mais on distinguait des panaches de fumée noire dans le ciel à quelque neuf ou dix kilomètres au nord-est. Pour la première fois, Emil mesura les véritables enjeux du voyage qui les attendait, sa famille et lui. Troublé, il tituba contre le flanc du chariot. Il se rappela un jour de la mi-septembre 1941 où il s'était cramponné à cette même voiture, en proie à une violente nausée au milieu des chants des criquets dans la moiteur de midi, tandis qu'un flot de bile lui remontait dans l'estomac. Furieux, il avait levé les yeux au ciel et brandi le poing avec une telle amertume qu'il s'était trouvé mal.

Perdu dans ses souvenirs, pantelant, le cœur souffrant, Emil haletait, toujours agrippé au chariot.

Je me souviens. J'avais l'impression qu'on m'arrachait l'âme de la poitrine.

Adeline ressortit de la cuisine, les bras chargés, au moment où les garçons revenaient des toilettes.

— On part maintenant ? questionna Will.

— Oui, répondit-elle.

Elle contourna la maison et aperçut Emil plié en deux, cramponné d'une main au chariot, suffoquant, les yeux clos, les traits déformés par la douleur, sa main libre crispée sur sa poitrine.

Elle se précipita.

— Emil ? Ça ne va pas ?

Son mari sursauta et la fixa, comme si elle faisait partie d'un cauchemar ou d'un rêve merveilleux.

— Ce n'est rien.

— C'est ton cœur, n'est-ce pas ?

Emil se redressa en essuyant son front couvert de sueur.

— J'ai eu très mal pendant une petite minute. C'est passé maintenant. Je vais bien.

— Tu ne vas pas bien du tout. Tu es blanc comme un linge.

— Ça va aller, Adella, je t'assure.

— Maman, voilà mamie et Malia ! s'égosilla Will.

L'inquiétude d'Adeline se dissipa lorsqu'elle aperçut sa mère, conduisant un chariot attelé à deux vieux poneys, qui avançaient à un rythme régulier au milieu de la lente caravane des réfugiés et des soldats vaincus, en direction de l'ouest. Le visage de Lydia Losing était plus dur et pincé que jamais. Âgée de cinquante-quatre ans, elle portait toujours les habits sombres de veuve qu'elle n'avait pas quittés au cours des quinze dernières années. Lydia soliloquait devant la sœur d'Adeline, trente-cinq ans, assise à une certaine distance de sa mère, dodelinant de la tête en souriant sans faire de commentaire, ce qui était devenu une habitude entre elles. À l'âge de quinze ans, Malia avait reçu à la tête le coup de sabot d'une mule et en avait gardé des séquelles : elle était un peu attardée à certains égards, mais très raisonnable sur d'autres plans. Avisant Adeline, elle lui adressa un clin d'œil.

Un autre tir de canons résonna, assez près pour faire vibrer le sol sous leurs pieds. Quatre chasseurs allemands sillonnèrent le ciel, poursuivis par six avions soviétiques. Les mitrailleuses ouvrirent le feu au-dessus de leurs têtes.

— Oh ! s'exclama Will, ravi.

— Maman ! gémit Walt, cramponné à sa mère.

— Tout le monde à l'intérieur ! ordonna Emil, qui se dépêcha de détacher les chevaux de l'arbre.

Il s'installa sur le siège, s'empara des rênes et vérifia qu'Adeline était bien installée à côté de lui et les garçons sous la bâche.

— On s'éloigne le plus possible du champ de bataille !

— Aussi vite que mes poneys le pourront ! renchérit Lydia.

Emil desserra le frein et claqua la langue pour inciter les bêtes à avancer, ployant sous le poids de leur lourde charge. La voiture

s'ébranla lentement avant de prendre assez de vitesse pour se glisser entre les autres véhicules et les groupes de réfugiés qui se traînaient sur le bas-côté de la route, transportant leurs maigres biens sur leur dos dans des sacs de jute. Ils regardèrent passer les Martel d'un œil envieux.

À l'extrémité ouest du village, ils dépassèrent la maison où Emil était né. La porte d'entrée de la vieille bâtisse était grande ouverte. Il n'y avait plus rien à récupérer dans la cour abandonnée.

Emil refusait de conserver un seul souvenir de son enfance ni de son existence passée à Friedenstal. C'était bel et bien fini. Celui qui avait vécu là n'était plus. À présent, cette vie brisée avait disparu sous les décombres.

Près de lui, Adeline regardait défiler les cours et les jardins, croyant voir les fantômes de leurs connaissances passées, les jeux des enfants et les chants des parents pendant la moisson ; la vie du village était entièrement rythmée par les saisons.

Elle se remémora les jours heureux : en 1922 – elle avait sept ans –, elle était juchée sur un chariot bringuebalant comme celui-ci. Elle était assise à l'arrière au milieu des paniers du déjeuner que sa mère avait préparés avant de se rendre aux champs, où la moisson battait son plein. Octobre était presque arrivé, mais l'air encore chaud embaumait ; la vie était belle. Elle apportait son casse-croûte à son père, le chef des moissonneurs, qui travaillait sur une batteuse mécanique.

Karl Losing avait un faible pour sa fille cadette. Il avait souri en la voyant arriver. Ils s'étaient installés côte à côte à l'ombre de la batteuse, face aux collines dorées, et avaient savouré du pain frais et des saucisses sèches, le tout arrosé de thé glacé.

La jeune Adeline s'était sentie en sécurité et en parfaite harmonie avec la nature environnante.

— Est-ce que nous vivrons toujours ici, papa ? avait-elle demandé.

— Toujours, mon enfant. Sauf, bien sûr, si ces saletés de bolcheviks parviennent à leurs fins et nous jettent en pâture aux loups.

Dans leur chariot roulant à l'autre bout de Friedenstal, environ vingt-deux ans plus tard, Adeline se rappelait avoir été bouleversée par les paroles de son père. Longtemps, elle n'avait cessé de regarder par-dessus son épaule, craignant de voir les bêtes surgir de la forêt pour la prendre en chasse.

Les mêmes sentiments l'agitaient à présent, alors qu'ils quittaient le village pour se diriger vers l'ouest au soleil levant. Le grondement des canons faiblissait derrière eux. Ils dépassèrent les champs en jachère, les arbres bourgeonnants, les oiseaux qui virevoltaient en chantant au-dessus des escarpements rocheux, les rêves détruits par la triste réalité de la famine et de la guerre.

D'autres avions de chasse allemands envahirent le ciel en direction du front.

— Où allons-nous, papa ? demanda Walt, inquiet.

— Vers l'ouest. Le plus loin possible. De l'autre côté de l'océan, peut-être, qui sait ?

— De l'autre côté de l'océan ? répéta Adeline, étonnée et un peu effrayée à cette idée.

— Pourquoi pas ?

Elle répondit la première chose qui lui vint à l'esprit.

— On ne sait pas nager.

— On apprendra.

— Mais pourquoi on va à l'ouest ? insista Will.

— Parce que la vie y sera meilleure, rétorqua son père.

Un cheval hennit dans le chaos indescriptible des carrioles, des chariots, des tanks et des camions. Des hurlements s'élevèrent. Walt se dévissa le cou pour regarder derrière lui.

— Un camion de la Wehrmacht a percuté un chariot à quelques mètres de celui d'Oma, expliqua-t-il. Il s'est renversé, le cheval s'est cassé une jambe et il ne peut pas se relever.

Emil claqua la langue pour inciter Oden et Thor à avancer. Les chevaux se hâtèrent de rattraper le chariot qui les précédait.

Apeuré, Will grimpa sur les genoux de sa mère et se blottit dans son giron.

— Dis-moi à quoi ça va ressembler, maman.

Adeline le serra dans ses bras.

— Quoi donc ?

— L'Ouest. C'est comment ?

Adeline caressa la joue de son fils.

— Nous vivrons dans une belle vallée verte entourée de forêts et de montagnes aux sommets enneigés. En contrebas, il y aura une rivière sinueuse, des champs de blé pour faire du pain, des jardins débordant de légumes pour se nourrir. Papa nous construira une maison où nous vivrons tous ensemble pour toujours sans jamais être séparés.

Rassuré, le petit garçon se détendit.

— Il y aura d'autres enfants avec qui jouer ?

Adeline sentit son cœur fondre devant son expression innocente et pleine d'espoir.

— J'imagine qu'il y aura des enfants avec qui jouer et beaucoup de travail aussi. Mais nous serons heureux. Ton frère et toi grandirez selon les désirs de vos cœurs.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu deviendras ce que tu décideras, pas ce qu'on te dictera, expliqua son père.

— Je serai comme toi, papa, affirma Will.

Adeline glissa un regard à son mari, qui lui sourit, et jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle constata que Walt somnolait, allongé sur la banquette.

Elle se retourna vers Emil, dont le sourire s'était mué en un rictus douloureux.

— Tu es sûr que ça va ?

Il eut un hoquet.

— Mais oui. C'est probablement lié à mon malaise, tout à l'heure.

— Nous la trouverons, n'est-ce pas, Emil ? Une vallée où l'on sera chez nous ? Un endroit qu'on ne quittera plus jamais ?

Les traits de son mari se crispèrent. Il haussa les épaules et débita sans la regarder :

— Quelqu'un m'a affirmé qu'à force de prier, on finit par voir ses vœux se réaliser.

— C'est moi qui te l'ai dit. Je citais M^{me} Kantor.

— Je sais.

— C'est la grâce divine, Emil. La réponse de Dieu à nos prières. Tu as toujours la foi, n'est-ce pas ?

— Adeline, après ce que toi et moi avons subi, il y a des jours où j'ignore si Dieu nous entend et encore moins s'il nous répond. Mais je vais te dire ce en quoi je crois.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Où que nous soyons, ce sera mieux que l'enfer que nous venons de vivre.

La caravane gravit un promontoire avant d'obliquer vers le nord, permettant à Adeline de jeter un dernier regard sur la vie qu'ils laissaient derrière eux. Le vent glacé soufflait en bourrasques. Elle entendit à nouveau les canons tonner et vit de la fumée s'élever sur les hauteurs, par-delà le village.

— Tu as raison, dit-elle. N'importe où sera préférable à ça.